
Les Deux Orphelins de la guerre.

Numéro d'inventaire : 1979.35658.7

Auteur(s) : Madeleine Vernet

Sarah Menant

Type de document : image imprimée

Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)

Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

Date de création : 1920 (vers)

Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords, longie pliure centrale

Mesures : hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm

Notes : Illustration en 12 vignettes de l'histoire de Michel Kestermann, enfant de mère française et de père allemand, élève que l'instituteur accueille avec enthousiasme. Thème illustré à résonance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille

Protection de la famille, de la mère et de l'enfant

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

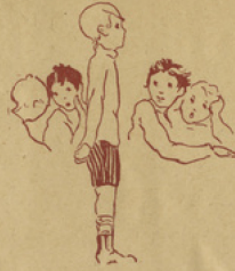
ill. en coul.

LES DEUX ORPHELINS DE LA GUERRE

Texte de MADELEINE VERNET. — Dessins de SARAH MENANT



I. — Avant la classe, ce matin, M. Laurent, l'instituteur, a reçu un petit nouveau amené par sa maman, une jeune femme en grand deuil. Tous les écoliers regardent curieusement le nouveau venu. Mais la cloche sonne. Voici la rentrée.



II. — A la demande du maître, le petit nouveau se lève et, d'une voix claire, il donne son nom et son prénom : Michel Kestemann.
Aussitôt des étouffements s'élevèrent sur les bancs des écoliers : Ce n'est pas un Français.
L'un des enfants prononce presque tout haut : « C'est un Allemand ! »
Le maître a tout entendu. Il impose silence à ses élèves, puis il se lève et, tout droit dans sa chaire, il explique avec beaucoup de douceur :



III. — Mes enfants, votre nouveau camarade est né en Allemagne, sur les bords du Rhin. Je n'ai pas à vous le cacher, puisque cela est vrai. Son père était Allemand, et il a été tué pendant la guerre.
Sa mère, qui est Française et née dans cette commune, est revenue se fixer près de sa famille.
Je veux espérer que vous serez bons et aimables envers votre nouveau camarade, comme vous seriez heureux qu'on le soit avec vous, si vous vous trouviez transportés dans un pays où vous ne connaissez personne.



IV. — Le maître s'est assis et le travail de classe a suivi son cours.
Mais à la récréation, tous les écoliers s'éloignent de Michel. « C'est un Allemand », disent-ils, nous ne devons pas jouer avec lui. »



V. — Le lendemain, la scène se renouvelle. Le petit Michel sent bien l'aversion de ses camarades. Il est tout découragé. Souvent, les larmes montent à ses yeux et il a envie de se sauver de l'école.
Seul, parmi tous les enfants, Jean Bertrand, un orphelin dont le père aussi a été tué à la guerre, regarde Michel avec sympathie. Mais il n'ose aller vers lui, à cause des autres.



VI. — Le soir, à table avec sa maman, Jean Bertrand raconte l'histoire de Michel.
« Pauvre petit, dit la mère avec tristesse, ce n'est donc pas assez qu'il ait perdu son papa. Faut-il encore lui faire des misères ? Jean, il faut l'inviter à devenir ton camarade et jouer avec lui.
— Je veux bien, dit Jean, mais les autres seront contre nous.
— Cela ne fait rien, dit la maman, il faut d'abord être bon. »



VII. — Le lendemain, à la récréation, Jean va bravement vers Michel et lui tend la main.
« Veux-tu être mon camarade, dit-il, nous serons amis et nous jouerons ensemble.
— Je veux bien, dit Michel tout joyeux, en mettant sa main dans la main de Jean. »



VIII. — Mais les écoliers ont fait cercle autour des deux nouveaux amis.
« Tiens, dit l'un, voilà Jean Bertrand qui va avec l'Allemand ; c'est un traître, un mauvais Français. »
Aussitôt tous les écoliers font des gestes de menace en regardant Jean. Mais le petit garçon n'a pas peur. Il se rappelle les paroles de sa maman.



IX. — « Un Français doit d'abord être bon, dit-il. Michel est comme moi, la guerre lui a tué son papa et nous sommes orphelins tous les deux.
« Nous sommes tous les deux des victimes de la guerre ; en nous unissant, nous donnerons l'exemple de la fraternité. Si la fraternité existait entre tous les individus, il n'y aurait plus jamais de guerres. »



X. — L'instituteur a tout entendu, et il s'est doucement approché des enfants :
« Bravo, Jean Bertrand, dit-il. Tu es un noble cœur et tu as raison : un Français doit d'abord être bon. Si tous les enfants de notre pays le ressemblaient, la France, dans l'avenir, donnerait au monde l'exemple d'une grande et belle nation, juste et pacifique. »



XI. — Après la classe, ce soir-là, Jean emmène chez lui le petit Michel et le présente à sa mère, puis il fait à sa maman le récit de ce qui s'était passé à la récréation.
« Tout émue, la mère de Jean serre son fils dans ses bras, puis elle embrasse Michel et lui dit :
« Tu seras le camarade de Jean, mon petit ; et c'est tout naturel. N'écoutez-vous pas déjà frères d'infortune !... »



XII. — Le dimanche suivant, la maman de Jean, accompagnée de son fils, se rendit chez la maman de Michel.
« Madame, lui dit-elle, nos enfants sont devenus deux bons camarades. Si vous le voulez, nous serons, nous aussi, deux amis. De même que nos enfants, nous sommes malheureux à cause de la guerre qui a détruit notre foyer. Nos maris n'étaient pas des ennemis, puisqu'ils ne se connaissaient pas. C'est la guerre seulement qui a fait notre malheur. C'est la guerre qu'il faut maudire ; et pour qu'elle ne recommence pas entre nos enfants, il faut leur donner l'amour de la paix et de la concorde. Le voulez-vous ? »
La maman de Michel mit sa main dans celle de la maman de Jean ; et ainsi faisant, elles donnèrent à tout le village une belle leçon de fraternité humaine.

Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à EPONE (Seine-et-Oise)

Ed. G. G. O. V. Illustration de Sarah Menant

